

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 114 (1969)
Heft: 4

Artikel: Dialogue sur l'éducation militaire
Autor: Montfort, M.-H.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-343484>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 06.02.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

œuvre pour une large et intelligente formation du futur soldat et du futur citoyen, à l'esprit déjà déformé par toutes les formes des propagandes et des forces antagonistes, et, puisque armée et recrutement il y a, montrer l'éventail des incorporations possibles, les limites et les servitudes de l'incorporation. Informer aussi honnêtement toute notre société romande pour essayer de regagner à la cause du pays et de son armée tous ceux qui s'en sont détournés. Le jour aussi où tous les responsables auront mieux pris conscience de leur lourde mission, il y aura alors moins d'adolescents en mauvaise santé, cette santé physique et morale en voie de trop rapide régression.

S'il convient de souhaiter une meilleure collaboration entre le civil et le recrutement, cette collaboration devrait commencer à l'échelon des commandants de troupes ou d'écoles et des autorités. A l'heure des « tables rondes », des entretiens « au coin du feu » et du suremploi du mot dialogue, ce contact ne devrait pas être si difficile à établir.

On éprouve parfois l'impression d'être un survivant d'un monde dont on n'arrive plus à suivre la trajectoire. Les avis d'alerte et les cris d'alarme se perdent dans l'indifférence générale. Les petits problèmes égoïstes et personnels, les grandes catastrophes qui sensibilisent provisoirement l'individu ou alors les grands problèmes économiques et politiques sur les plans européen et mondial, prennent seuls les premières places ; en reste-t-il alors encore une dans le cœur du Suisse pour son petit pays et l'instrument de sa liberté et de son indépendance ?

Colonel EMG VERREY

Dialogue sur l'éducation militaire

Personnages : le journaliste
le capitaine

Le journaliste : Vous êtes, m'a-t-on dit, celui qui est le mieux à même de m'aider à écrire le reportage dont m'a chargé mon rédacteur en chef. Il désire que je lui fournisse quelques pages sur l'évolution de l'éducation militaire. Il me fallait un officier de métier...

Le capitaine : Une culotte de peau ?

Le journaliste : ... Un officier de carrière point trop conventionnel — on m'a dit que cela existait — mais néanmoins suffisamment ferme sur les principes.

Le capitaine (souriant) : Suffisamment ferme, je pense, pour ne pas s'appuyer sur les principes au point de les faire céder. Oui, je vois ce que vous voulez dire. Je m'efforcerai de vous répondre honnêtement. Que voulez-vous savoir ?

Le journaliste : Voilà : ma première question appellera une réponse à la fois simple et complexe. Je suis un profane et je me demande après tout si l'éducation militaire évolue... On entend raconter tant de choses !

Le capitaine : Je vais m'efforcer de vous répondre aussi clairement que le peu de temps dont nous disposons me le permet. Si vous entendez par « évolution » une modernisation des méthodes, alors c'est *oui*, sans aucun doute. Nous n'en sommes plus à la discipline et aux conceptions fédériciennes. Le « nicht räsionnieren » du roi-sergent a vécu, mais si...

Le journaliste : Pardon... a-t-il vécu *partout* ?

Le capitaine : Partout où les subordonnés ne réagissent pas selon la formule avachissante — passez-moi l'expression — « faut pas chercher à comprendre ». Qui dit raisonnement dit dialogue, mais, pour dialoguer, il faut être deux.

Je continue : si, par contre, vous entendez par « évolution » une modification des buts de l'éducation militaire, je serai moins affirmatif. Le but de cette éducation a toujours été d'apprendre au soldat à faire son devoir et je ne vois pas que les temps modernes aient pu en rien y apporter de modification. Vous allez me trouver simpliste...

Le journaliste : Non, car j'ai lu quelque part que l'on ne pouvait être un chef militaire sans une bonne dose de candeur. Les grands chefs en ont d'ailleurs toujours abondamment été pourvus. Mais puisque vous soutenez que les méthodes d'éducation ont évolué, permettez que je vous présente quelques objections. Oh ! Des problèmes mineurs de discipline, sans doute. Le salut, par exemple...

Le capitaine : Permettez... Je ne considère pas cela comme un problème mineur ! Et ce au risque de passer pour rétrograde. C'est le type du faux problème, mal compris et des chefs et des subordonnés, mal expliqué aussi. On salue mal. On répond mal. On ne salue pas. On n'exige pas le salut. Et ce salut étant représentatif d'une certaine discipline admise comme nécessaire, on crée l'indiscipline. Considérez que je ne puisse professionnellement me résoudre à voir là un problème accessoire !

Le journaliste : Créer l'indiscipline ? Ne sont-ce pas là de bien grands mots ?

Le capitaine : Nullement. Actuellement, le salut est si mal codifié que le règlement de service admet qu'il peut y avoir doute quant à l'opportunité ou à la nécessité de saluer. S'il y a doute pour celui qui salue, à plus forte raison existe-t-il pour celui qui devrait être salué ! Doit-il, dès lors, intervenir ? Et surtout, comment ? La même abstention prudente arrête les uns dans leur geste et les autres dans leur exigence, de sorte qu'ils se rencontrent et fraternisent à mi-côte, au niveau de l'indiscipline justement. Et ces capitulations répétées, cette tolérance, c'est grave... Connaissez-vous le mot de Claudel en colère, écrasant la table de son poing : « La tolérance !... Il y a des maisons pour ça... »

Le journaliste : Je ne vois rien là qui ne soit dans l'esprit du temps. Reste évidemment à voir ce que l'Armée peut faire en semblable situation. Je ne suis pas un spécialiste, mais je sais que les armées des pays qui nous entourent — je pense en particulier aux armées françaises et allemandes — ont réformé leur règlement de discipline générale. On ne salue plus, ou alors seulement dans des situations bien précises. Ou encore seulement les supérieurs directs. On autorise le port des vêtements civils lors des congés. Lorsque l'on m'a parlé de ces réformes, j'ai pensé à Cocteau disant : « ... puisque ces événements nous dépassent, feignons d'en être les organisateurs... » N'est-ce pas là peut-être la voie de la sagesse ? Voyez-vous d'autre remède ?

Le capitaine : Je vois deux voies pour en sortir, car l'on ne peut continuer sans dommage sur le chemin actuel. Soit imposer le salut sans

restriction, clarifier les textes qui le codifient, donner aux chefs les moyens de l'exiger, organiser le contrôle par la police militaire, sanctionner sévèrement les manques...

Le journaliste : Seriez-vous réactionnaire ?

Le capitaine : Nullement. Je me borne à poser les termes de l'équation. Soit, pour achever mon raisonnement, être suffisamment lucide pour oser dire : « C'est impossible », et en arriver à la suppression, conditionnelle peut-être, d'un rite que l'on ne peut plus observer. De même à autoriser le port de vêtements civils pendant les congés. Après tout, pourquoi ne pas le dire : j'ai eu l'occasion de voir nombre d'armées étrangères et, de toutes celles que j'ai vues, c'est bien la nôtre où la troupe salue le plus mal et a le plus mauvaise façon. Il importe donc, vous le comprendrez comme moi, de réagir et de choisir, de choisir dès maintenant. Le commandement, après tout, est aussi l'art du possible...

Le journaliste : ... et il faut se garder de confondre les idées fermes avec les idées arrêtées. Vous avez raison. Laissons, si vous le voulez bien, ce problème du salut.

Vous avez dit, tout à l'heure, que l'on n'en était plus, dans notre armée, à une conception Frédéricienne de la discipline. Je veux bien l'admettre pour vous être agréable. Mais je dois vous dire que j'ai entendu de nombreux témoignages s'inscrivant en faux contre cette assertion. Dans nos Ecoles et Cours, par exemple, un temps précieux est consacré à un drill individuel et collectif que beaucoup — et pas seulement des profanes — considèrent comme suranné. Comment expliquer qu'on en demeure, de nos jours, à des méthodes aussi ancestrales ?

Le capitaine (souriant) : Connaissez-vous le mot de Quinton : « Innovez peu. Les règlements militaires résultent d'une longue sagesse » ? Non ! Ne le notez point ! Vous feriez scandale aujourd'hui en le publiant ! Au demeurant, j'y vois plus une boutade qu'autre chose, mais, comme toute boutade, il contient une part de vérité.

Le journaliste : Je vous répondrai par une autre boutade. Vous le savez, c'est Rivarol qui disait : « C'est un terrible avantage de n'avoir

rien fait. Mais il ne faut pas en abuser ». N'est-on pas, quelque peu, en train d'abuser ?

Le capitaine : Permettez ! On a fait beaucoup déjà. Le pas cadencé a été supprimé, le maniement d'arme a disparu, les évolutions en rang serré se sont aussi simplifiées, tout ceci en l'espace de quelques années. Vous vous demandez néanmoins à quoi peut bien servir ce qui est demeuré, c'est-à-dire, comme mouvement de drill individuel, la position normale, comme exercice de drill collectif, les évolutions en rang serré ? Je veux bien essayer de l'expliquer en quelques mots :

Par le drill individuel, on cherche à amener l'homme — et ce depuis Maurice de Nassau — à augmenter son contrôle et sa maîtrise de lui-même dans toutes les situations, en lui imposant la tension maximum de son énergie et de sa volonté.

Par le drill collectif, on cherche à donner à une troupe le sens de son unité, à lui insuffler une âme, à rendre les hommes solidaires les uns des autres, à créer la camaraderie. Le drill collectif donne, en outre, la mesure de la discipline d'une troupe et permet à chaque homme d'agir au profit d'un ensemble dans le sens voulu et ordonné par le chef. Je crois, avec Ardant du Picq, qu'au desserrement du rang matériel doit correspondre le resserrement du rang moral.

Le journaliste (sceptique) : Et vous y croyez, vous, à ces méthodes ? Créer l'âme collective... la camaraderie, par le dressage brutal...

Le capitaine : « Force-les de bâtir ensemble une tour, et tu les changeras en frères. Mais si tu veux qu'ils se haïssent, jette-leur du grain... »

Le journaliste : J'entends. Mais je ne puis me défendre du sentiment que Saint-Exupéry serait fort surpris d'être invoqué à la rescousse d'une thèse comme la vôtre. En outre, je me demande si les résultats auxquels vous arrivez concrètement légitiment vraiment que vous consacriez autant de temps à ce drill, qu'il soit individuel ou collectif. C'est bien vous qui vous plaignez de la brièveté des périodes d'instruction ? Du peu de temps dont vous disposez pour l'instruction de combat ? Vous roulez auto, mais, dans ce domaine, pardonnez-moi, j'ai l'impression que vous pensez brouette.

Le capitaine : Le général Wille disait...

Le journaliste (ironique) : Rien ne rassure plus l'esprit militaire que la maxime d'un grand général mort...

Le capitaine (fermement) : Le général Wille disait : « Pour comprendre la valeur inappréciable que représente le drill, il faut avoir fait soi-même, comme soldat, l'expérience de la maîtrise de soi qu'implique un drill rigoureux ».

Le journaliste : Et bien... j'ai aussi été soldat. Cette expérience, je l'ai faite. Et je n'en suis pas plus convaincu pour cela. Je n'arrive pas à comprendre que l'éducation — qui implique le dialogue, pour employer un terme à la mode — et l'instruction puissent se faire sans dommage dans un carcan aussi rigide.

Le capitaine : Elargissons le débat, voulez-vous ? Ce que je voudrais vous faire comprendre, c'est qu'il n'y a pas là recherche — comme vous semblez le croire, et je ne m'y trompe pas, c'est cela qui vous gêne — d'une annihilation de la personnalité du subordonné. Jamais encore, dans notre armée, on a tant cherché, comme on le fait aujourd'hui, à l'éduquer, à l'informer, à le promouvoir civiquement...

Le journaliste : Oui. Vous esquiviez quelque peu mon problème... Mais je veux bien vous suivre sur ce terrain-là. Je l'entendais dire l'autre jour encore : Ce soldat, ne cherchez-vous pas à l'endoctriner ?

Le capitaine : Justement pas ! On s'est fait une règle de l'objectivité. Oh ! certes, vous trouverez naturellement toujours des erreurs, ici ou là, dans les procédés employés. Ce ne sont jamais que des exceptions, bien explicables après tout : les officiers ne sont pas tous également doués, ni intellectuellement préparés à dispenser une instruction ou une information qui dépasse le cadre strictement militaire. Après tout, si c'est à eux que l'on s'est vu obligé de confier — par exemple — l'instruction civique, c'est bien parce que les éducateurs — professionnels ceux-là — avaient fait faillite. Il est piquant de constater que ceux qui critiquent nos cadres dans leurs efforts pour l'information et la formation civique sont souvent ceux auxquels cette tâche aurait précisément incombé. Eux, ou d'autres, le font par ailleurs souvent de bonne foi, je m'empresse

de le dire, mais vous savez, comme moi, qu'un sens critique mal informé est sans valeur.

Le journaliste : Ce dialogue — car c'est bien de cela qu'il s'agit — ce premier dialogue, a-t-il apporté, à votre avis, une modification dans les rapports entre les chefs et la troupe ?

Le capitaine : Je le crois sincèrement. Au-delà des sujets traités, il a toujours apporté aux cadres une meilleure connaissance de leurs hommes, de leurs besoins, de leurs problèmes. Là où il a été bien conduit, il a souvent apporté à la troupe une meilleure compréhension des nécessités de la vie militaire et des exigences du service.

Mais ce, à une condition : que le chef se prépare, travaille pour conduire le dialogue avec compétence et aussi avec fermeté. Une troupe, après tout — et même la troupe suisse, figurez-vous — est soumise aux règles de la psychologie des foules. Or, vous en tomberez d'accord, les hommes rassemblés, surtout en grand nombre, ont une intelligence collective qui est, hélas, à la dimension des moins intelligents d'entre eux. L'action morale que les meilleurs peuvent exercer au sein de la communauté est exceptionnelle, car, dans la discussion, — quelque fins et équilibrés qu'ils soient — ils voient souvent leur raison faiblir, ils épousent par nonchalance ou contagion les idées toutes faites. Là contre, il faut lutter. La personnalité du chef joue alors un rôle primordial. Il n'est pas étonnant, dès lors, que les résultats — et les réactions ! — soient si différents d'une unité à l'autre.

Le journaliste : Vous êtes sévère...

Le capitaine (souriant) : Non. Je suis réaliste. Il faut, au reste, plus de courage pour dire la vérité à ses amis qu'à ses ennemis. « Savez-vous », constatait Michel de Saint-Pierre dans un livre récent, « que les personnes de trop de bonté meurent jeunes ? L'être humain et le cornichon se conservent également dans le vinaigre. »

Le journaliste : Vous vivrez âgé. Mais revenons-en à la discipline actuelle de nos troupes. Elle n'est plus fédéricienne, m'avez-vous soutenu. Je veux bien l'admettre — même si ce n'est pas dans la mesure que vous souhaiteriez — mais par quoi se caractérise-t-elle alors ? En quoi se différencie-t-elle de la discipline d'antan ?

Le capitaine : Ce n'est pas facile de répondre, mais je vais m'y efforcer.

Vous n'aimez pas que je fasse appel « à la maxime d'un grand général mort ». Et pourtant, je vais y revenir. Le général Wille — qui fut un précurseur à tant de points de vue et qui demeure étonnamment moderne — écrivait une fois : « Il ne s'agit pas d'éduquer nos gens à obéir, mais de les éduquer à faire leur devoir. Or, ce devoir n'est pas rempli avec la simple exécution des ordres ; il ne l'est que lorsque le travail a été accompli au mieux des connaissances et au plus près de la conscience, que ce soit conformément aux ordres, ou sans ordres, ou au-delà des ordres, ou même contre les ordres ! »

Je crois précisément, voyez-vous, que c'est à une discipline répondant à ces impératifs que nous devons tendre. Elle devra dépasser le simple concept de l'obéissance pure pour devenir une compréhension, une acceptation, une fidélité active à la tâche et au devoir.

Le journaliste : La concevez-vous, sous cette forme, plus souple ? Ou, pour dire le mot, sera-t-elle toujours « sans concession » ?

Le capitaine : Attention ! Il faut se garder ici des illusions et des confusions. Dire que cette discipline sera inculquée par d'autres méthodes, qu'elle fera appel au dialogue, à l'explication et à la persuasion ne signifie en aucun cas qu'elle pourra être contestée, pour employer un mot à la mode. Il existera toujours un point de non-retour au-delà duquel le chef devra trancher sans appel. Admettre le contraire serait la négation de la hiérarchie et de l'autorité, fondements du commandement indispensable. Au reste, je ne crois pas que ce serait souhaitable, même du point de vue des subordonnés. C'est Jean Dutourd qui écrivait : « La discipline est aussi nécessaire au soldat que l'air qu'il respire. Plus que la force des armées, c'en est le bonheur ». C'est profondément vrai, savez-vous ? Une troupe indisciplinée est toujours une troupe malheureuse.

Le journaliste : Je me souviens avoir lu, dans les mémoires du maréchal Montgomery, cette phrase : « La discipline *inculquée* au soldat doit devenir *loyalisme* chez l'officier ». Je vous confesse que cette distinction m'avait surpris, pour ne pas dire choqué...

Le capitaine : Et vous aviez raison. La discipline est loyalisme à tous les échelons.

Le journaliste : Mais ce type de discipline, le général Wille en parlait voici un demi-siècle. On en parlait avant, même. Or, jamais, avant ces toutes dernières années, on ne l'a vu passer dans les mœurs... et avec quelle timidité ! Ce qui m'irrite chez vous, militaires, c'est la lenteur de vos réactions, votre répugnance congénitale aux novations qui devraient pourtant aller de pair avec l'esprit du temps, si vous ne voulez pas perdre le sens des réalités. Vous semblez toujours donner force de loi à l'aphorisme connu « La force d'inertie étant, avec l'ancienneté et la discipline, la force principale des armées, ne rien faire est un devoir impérieux ».

Admettez-vous l'existence de ce phénomène ?

Le capitaine (hésitant) : Peut-être... Oui. Les armées — toutes les armées — ont toujours été conservatrices, et quant à leurs doctrines d'engagement... les résultats en furent souvent tragiques... et quant à leurs conceptions d'organisation et de discipline. Mais l'expliquer est évidemment malaisé. Je pense que cela est dû, en partie, à la rigidité de la hiérarchisation qui empêche les chefs de tous grades de se « recycler » pour s'adapter à l'évolution continue. A l'obligation dans laquelle se trouvent les esprits qui seraient les plus sensibles aux novations d'appliquer néanmoins les conceptions ou les méthodes réglementaires. Je ne pense pas cependant qu'il n'y ait pas évolution. Je crois, au contraire, que cette évolution est continue. Mais la machine est très lourde et le mouvement est peu spectaculaire. Pour un observateur superficiel, il est même inexistant. Ce que vous demandez, c'est une révolution, un bouleversement. Recréer à partir de rien, cela a été le lot — j'allais dire le privilège — de l'armée américaine de 1941, de l'armée israélienne de 1950, de la Bundeswehr de 1955. Dans ces armées, étroitement adaptées aux conditions de l'époque et aux buts envisagés, les changements furent, à l'origine, radicaux. Depuis, elles évoluent, comme les autres...

Le journaliste (se levant) : Et nous évoluons aussi ? Vous le croyez sincèrement ?

Le capitaine : Je crois que nous évoluons. La mentalité du cadre, les méthodes employées, la mentalité de la troupe ne sont plus ce qu'elles étaient il y a seulement vingt ans. Elles se sont déjà adaptées partiellement à ce que vous nommez si curieusement « l'esprit du temps ». Notez qu'il est discutable que ce soit toujours — du strict point de vue militaire — un bien...

Le journaliste (amusé) : Seriez-vous allergique aux conditions nouvelles ? Serait-ce le moment de vous citer le mot de Cocteau : « Un général ne se rend jamais... même à l'évidence ? »

Le capitaine (se levant) : Je me rends si bien à l'évidence que je suis prêt à m'adapter, mais seulement dans la mesure qui n'impliquera pas compromission ou soumission à des impératifs allant à l'encontre des seuls buts qui demeurent nôtres : former une troupe moderne, efficace, moralement solide.

Voilà... Vous avez votre matière, je pense. Brodez là-dessus. Edulcorez aussi, car tout ce que je vous ai dit n'est peut-être pas bon à publier...

Major M.-H. MONTFORT

Réflexions

d'un commandant de bataillon de ravitaillement sur le soutien d'une division

1. Introduction

La notion de soutien est définie au chiffre 3 du règlement 52.32 « Instructions pour le soutien des troupes ».

Les formations responsables du soutien de la division mécanisée sont le bataillon de ravitaillement, le bataillon de matériel et la poste de campagne. Peut-être pourrait-on mentionner également la compagnie de transport auto ?

Mais ces formations n'existent que pour des raisons d'instruction technique de base et il s'avère impossible de les conserver lors de leur engagement tactique-technique pour remplir leur mission de soutien des troupes de la division.